

Écologie et théologie. Deux attitudes possibles pour mobiliser les opinions mondiales autour de la préservation de la planète : la menace de la peur ou la gratitude envers le créateur. Reste qu'il faudra bien se modérer pour que cette planète demeure vivable.

Face à l'impératif écologique.

Le rabbin britannique Jonathan Sacks prend l'exemple de l'île de Pâques comme risque pour l'évolution de la planète. Cette île, située dans l'océan Pacifique, à plus de trois mille kilomètres au large du Chili, est un des lieux les plus isolés du monde. Lorsque, pour la première fois, un navigateur européen a débarqué sur cet îlot, il a découvert près de mille statues, dont certaines mesurent dix mètres de hauteur et pèsent quatre-vingt-cinq tonnes. Elles ont été taillées dans des carrières et transportées sur des kilomètres. Le scénario de l'histoire serait le suivant : lorsque des Polynésiens se sont installés sur l'île, au quatrième ou cinquième siècle, elle était recouverte d'une épaisse forêt. Peu à peu, la population a abattu des arbres pour acheminer les statues en les roulant sur des rondins, pour dégager des clairières cultivables et pour construire des pirogues. Progressivement, le nombre d'arbres a diminué et l'érosion du sol s'est traduite par une baisse des récoltes. Devant la pénurie, la population s'est divisée en clans qui se sont fait la guerre. L'île, qui avait nourri jusqu'à sept mille personnes, a vu sa population se réduire des trois quarts et les statues sont restées comme les vestiges d'une civilisation passée. La situation actuelle de l'île de Pâques peut correspondre au futur de la planète si l'humain continue de l'exploiter sans mesure.

La gratitude ou la peur

Le problème est très clair. Nous ne pouvons que souhaiter que tous les humains aient le confort et le niveau de vie des pays développés mais, en même temps, nous ne pouvons pas le désirer car la terre ne le supporterait pas. Pour ne prendre qu'un exemple, l'effet de serre menace de provoquer une élévation du niveau de la mer qui causerait l'inondation des basses régions côtières, à commencer par le delta du Nil, fertile et densément peuplé, et le delta du Bengale, qui couvre 80 % de la surface du Bangladesh. Si cela devait arriver, comment vont réagir les populations ?

Quelles vont être les conséquences sur les pays voisins ? Tous les scénarios sont possibles.

Il faut donc agir tant qu'il est temps, mais comment faire ? On a le sentiment que l'humanité ressemble aux passagers d'un bateau qui ont chacun une vrille à la main pour faire un trou sous leur siège. Si quelqu'un demande à un passager ce qu'il fait, il répond que le siège est le sien et que personne ne peut l'empêcher de faire un trou dans la partie du bateau qui lui appartient !

Le problème des politiques écologiques est qu'elles demandent des sacrifices et qu'elles doivent être menées sur une échelle de temps qui n'est pas celle des politiques. Comme le notait Boutros Boutros-Ghali : « *Lorsque je parle de réchauffement de l'eau, de l'air, de l'élévation de la température... à des fonctionnaires siégeant dans des institutions internationales, chacun répond: "Je ne suis pas là pour l'eau, l'air ou la terre mais pour défendre les intérêts de mon gouvernement".* »

Si, comme nous l'avons vu à la conférence sur le climat de Copenhague, les politiques sont incapables de prendre en charge l'impératif écologique, qui le fera ? Nous avons trouvé dans nos

lectures deux réponses sur les moyens de faire changer nos comportements : la gratitude ou la peur.

Responsabilité et modération

Dans un article sur *Le bouleversement éthique des horizons*, le philosophe Olivier Abel écrit : « *Quelle force, quel point d'appui extérieur à notre système pourrait retourner les tendances lourdes, convertir nos formes de vie, bouleverser notre imaginaire ? Il ne serait pas inutile de nous tourner vers l'un des plus profonds moteurs qui ait mobilisé la culture occidentale dans ce qu'elle a encore de vivant et de prometteur : la gratitude.* » Il est juste de dire que la gratitude est susceptible d'induire un sens de la responsabilité, encore faut-il qu'elle soit partagée et suffisamment éloquente pour conduire chacun à ranger sa vville.

« Si les politiques sont incapables de prendre en charge l'impératif écologique, qui le fera ? »

Si la gratitude est insuffisante pour susciter une éthique de la responsabilité et une ascèse de la modération, dans son livre sur *L'éthique de la nature*, le philosophe Hans Jonas déclare que son seul espoir réside dans la peur : « *Lorsque le principe espérance n'a plus de force inspiratrice, alors c'est peut-être l'avertissement de la peur qui peut nous conduire à la raison. La peur ne constitue peut-être pas en elle-même une position très noble, mais elle est tout à fait légitime.* » Nous retrouvons l'inspiration des prophètes bibliques qui annoncent le malheur non par plaisir mais pour susciter une prise de conscience et un changement de comportement afin que le malheur n'arrive pas.

Un proverbe africain dit : « *Nous n'héritons pas la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants.* » Que ce soit par les chemins de la gratitude ou sous la menace de la peur, notre génération doit intégrer le nouvel impératif catégorique qui s'impose à elle : « Sache te modérer pour laisser une terre habitable à tes enfants. »

Antoine Nous

Certains chercheurs font la distinction entre *écologie douce* et *écologie dure*. La première a comme objectif premier le bien-être de l'humain et évalue ses projets en fonction de cet objectif. Les partisans de la tendance dure, qu'on appelle aussi *écologie profonde*, veulent préserver l'intégrité de la biosphère pour elle-même, indépendamment des bénéfices éventuels que l'humanité peut en tirer. L'écologie profonde se rebelle contre la centralité de l'humain dans la création et n'hésite pas à prôner une limitation drastique de la démographie, l'humain étant considéré comme le plus grand prédateur de la création. L'enjeu théologique de cette distinction est celui de la place de l'humain dans la création. Est-il un animal comme un autre ou, comme l'affirme la Genèse, est-il au sommet de cette dernière, appelé à cultiver et à soigner le jardin ? Ce mouvement prend le contre-pied de notre civilisation qui, de la Bible à Descartes et jusqu'à nos jours, a voulu sortir l'humain de son déterminisme naturel pour le constituer en sujet de droit. Si on veut faire de la nature la valeur ultime, n'oublions pas que la loi de nature est celle selon laquelle le fort mange le faible.

Luc Ferry faisait remarquer que « *c'est au régime nazi et à la volonté personnelle de Hitler que nous devons aujourd'hui les deux législations les plus élaborées que l'humanité ait connues en matière de protection de la nature et des animaux* ». A. N.